

Sidi Askofaré

L'inconscient e(s)t le temps

Le temps manque, répète-t-on à l'envi. Or, il faut du temps, beaucoup de temps pour penser la psychanalyse dans son temps et le temps dans la psychanalyse.

Du temps dans la psychanalyse, il y a, semble-t-il, peu à dire aujourd'hui, tant le thème a été arpenté et balisé. Nous sommes loin, en effet, du temps où nous nous sentions enfermés dans le paradoxe apparent qui nous faisait dire d'une part, avec Freud, que « l'inconscient ne connaît pas le temps », et d'autre part, avec Lacan, qu'il se manifeste selon une « pulsation temporelle ». L'opposition est d'emblée féconde, puisqu'elle fait apparaître que Freud traite des propriétés d'un inconscient-système, là où Lacan convoque principalement sinon exclusivement l'inconscient tel qu'il se déploie dans le processus de la cure analytique. Aussi, même à rallier la thèse freudienne, il est évident que l'ignorance du temps par l'inconscient n'emporte pas que le temps ne soit l'affaire de la psychanalyse.

Or, le temps concerne la psychanalyse à un triple titre.

Au plan clinique d'abord.

En effet, ce ne fut pas le moindre mérite de Freud que d'avoir conçu, pour capturer l'« intemporel » de l'inconscient-langage, cet ingénieux dispositif fondé non seulement sur la parole – déploiement et mise en fonction temporelle du langage – mais aussi sur le manie-ment du temps comme variable dans le transfert. Pas sans excès d'ailleurs parfois, comme le notait à juste titre Lacan à propos de la cure de l'Homme aux loups : « Bien plus avec une hardiesse qui touche à la désinvolture, il déclare tenir pour légitime d'éliminer dans l'analyse des processus les intervalles de temps où l'évènement reste latent dans le sujet. C'est-à-dire qu'il annule les *temps pour comprendre* au profit des *moments de conclure* qui précipitent la méditation du

sujet vers le sens à décider de l'évènement originel ¹. » Passons sur ce « qu'à l'étant, faut le temps de se faire à être », et sur ce qu'il faut de temps pour que « Wo es war, soll Ich werden ».

La psychanalyse est concernée par le temps aussi en tant que temps historique, ne serait-ce que parce que les discours avec lesquels elle fait la ronde – fondamentaux ou non, les discours de la science et du capitaliste ayant leur prix – et surtout les sujets souffrants qui s'adressent à elle en portent la marque. Peut-on oublier que c'est au moment même où Lacan noue pour la première fois la « fin de l'analyse didactique » à « l'engagement du sujet dans sa pratique » qu'il avertit, à propos de la fonction d'analyste : « Qu'y renonce donc plutôt celui qui ne peut rejoindre à son horizon la subjectivité de son époque » ?

Au plan éthique ensuite.

La psychanalyse, nous le savons, doit beaucoup sinon tout à la science, qui est à la fois la pourvoyeuse du sujet sur lequel elle opère, sa condition épistémique et, par ses conséquences – Kant –, sa condition éthique. Reste qu'elle ne saurait, sans se dissoudre comme pratique et comme discours, suivre la science dans son ravalement de la vie humaine à la pure vie biologique. Qu'une vie tienne sa qualification d'humaine de sa prise et de son déploiement dans le langage s'accorde aussi fort bien avec la maxime de Socrate : « Une vie non *examinée* n'est pas digne d'être vécue. » L'examen socratique n'est pas l'examen analytique ; tous deux requièrent cependant le langage et le temps, la mise en discours, voire la mise en récit.

Pour la psychanalyse, ce temps a oscillé entre durée et fulgurance. Il a pu prendre la figure de cures courtes avec des séances longues parce que orientées par la recherche du sens et la quête de la vérité ; il a pu aussi prendre celle de cures longues avec des séances courtes parce que visant l'acte et orientées vers le réel. Demeure dans les deux cas qu'il ne s'agit jamais de *Vivre pour raconter*, selon le beau titre des mémoires de Gabriel Garcia Marquez, mais d'historiser sa vie en l'ordonnant non pas au temps de l'univers de la précision – temps de la science et du capitalisme aussi bien – mais à la « parole qui dure », et qui rend raison de l'opération

1. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 256-257.

proprement hystorisante que seule une psychanalyse rend effective : « Ce qui se réalise dans mon histoire, n'est pas le passé défini de ce qui a été dans ce que je suis, mais le futur antérieur de ce j'aurai été pour ce que je suis en train de devenir ². »

Au plan de la structure enfin, si nous « déstructuralisons » celle-ci pour n'en garder que l'épure : le langage.

C'est le principe de la solution lacanienne à la question du temps, et l'on sait qu'elle est de départ. Elle tient finalement, cette solution, dans l'opposition fort simple entre l'inconscient comme *lieu de l'Autre* – synchronie – et l'inconscient comme *discours de l'Autre* – diachronie –, l'inconscient comme histoire. De sorte que l'atemporalité freudienne de l'inconscient ne pouvait vouloir dire qu'une seule chose : le caractère non altérable de ses contenus, si l'on s'accorde avec Heidegger pour dire que « le temps se rencontre d'abord dans l'étant qui s'altère. L'altération est dans le temps ». Ce que, appliqué à l'inconscient, Lacan traduira et réduira en une sobre « indestructibilité de certains désirs ³ ».

Et pour une raison évidente : si l'affinité et la congruence de cette thèse avec l'inconscient freudien paraissent évidentes, elle devient pour le moins problématique dès lors que l'inconscient devient lacanien, c'est-à-dire réel : « [...] l'inconscient (qui n'est pas ce qu'on croit, je dis : l'inconscient, soit réel, qu'à m'en croire) ⁴ ».

En effet, comment exclure le temps du concept de l'inconscient alors que ce dernier, y compris chez Freud d'ailleurs, est indissolublement *mémoire*, *programme* et principe de *répétition* ? Ne faudrait-il pas, au contraire, aller jusqu'à dire que l'inconscient est œuvre du temps, voire que l'inconscient est le temps ?

2. *Ibid.*, p. 300.

3. J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits*, *op. cit.* p. 575.

4. J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », dans *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 571.